

pas mort

pêle-mêle Lénine, Staline, Hitler, les Khmers rouges, Drieu, Sartre, Brasillach, Gide, Rolland, Céline et... Rousseau (pp. 321-327). Pourquoi s'arrêter à ces critères et à ces noms ? Ne pourrait-on y adjoindre le ton de BHL, les violences anticomunistes qu'il partage avec un Le Pen ? Hors-sujet : il n'est plus question dans ce livre que d'insulter encore les communistes, au-delà de toute rationalité.

C'est l'obsession de BHL, et c'est ce qui en fait l'enfant chéri de nos médias domestiqués. Dès 1978, il traitait Georges Marchais d'antisémite ; puis, sur Antenne 2 en 1980, il déclarait que le même Georges Marchais « relevait du droit commun » et donnait « envie de dégueuler ». Avec la même finesse théorique, en 1981, BHL traitait le PCF de « pétainiste », « réactionnaire », « national-socialiste », « antisémite », « parti de collabos », « fascisant » et ses adhérents de « chauvins », « xénophobes », « canailles », « pygmées coupeurs de têtes », « analphabètes », etc.

C'est ce qui fit écrire à B. Poirot-Delpech, dans *le Monde* : « C'est à croire que l'auteur a subi, quant à ses méthodes, l'influence de l'idéologie qu'il dénonce. » Effectivement : Staline pas mort... Ce qui n'empêcha pas les médias socialistes et giscardiens d'assurer la promotion du livre, en cette période pré-électorale de 1981.

Le même scénario se reproduit dix ans plus tard avec *les Aventures de la liberté*. Qu'est-on en train de promouvoir ? Un nouveau bricolage d'une violence haineuse, entièrement tournée contre un communisme pourtant proclamé « mort », « civilisation misérable » dont on feint d'ignorer qu'elle n'a jamais existé en tant que « communisme », coupable d'avoir stérilisé les intelligences et les créativité.

Dès lors, pleuvent les coups bas, contre un Romain Rolland déclaré antisémite, comme Jaurès et Marx (p. 37), contre un Aragon assimilé à Drieu (p. 138), et même un Cocteau coupable... de figurer sur une photographie aux côtés de Maurice Thorez (p. 142) ! Le schéma est d'une extrême simplicité : on n'est intellectuel que contre les communistes, et l'on perd cette qualité lorsqu'on s'en rapproche.

C'est ainsi qu'une histoire commencée avec Zola contre l'antisémitisme, et une fois admise l'assimilation de ce racisme avec le communisme, ne peut s'achever que contre les communistes, et contre... les Palestiniens ! BHL voit en effet une résurgence de l'antisémitisme dans la protestation contre les massacres qu'ils subissent : « *Le peuple palestinien aurait, dans le rôle du martyr, remplacé les petits Français écrasés, selon Drumont, par l'horrible "finance juive".* » (p. 41).

Vous avez bien lu : quiconque s'indigne donc que l'on puisse tirer comme des lapins des centaines d'enfants désarmés en Palestine occupée en vient à rejoindre le racisme national-socialiste ! L'antisémitisme est d'ailleurs explicitement identi-

fié à l'antisionisme, le sionisme étant « *un des discours les plus beaux, et les plus nobles, qu'ait produit la modernité idéologique* » (p. 316).

Les communistes eurent le courage de reconnaître leurs erreurs ou insuffisances passées ; un Aragon eut celui de re-publier tous ses écrits, avec la lucidité et la sévérité que seul permet d'atteindre le souci de la vérité ; BHL, quant à lui, persiste et signe, insulte et maintient l'insoutenable. Encore une fois, Staline pas mort.

Il ne reste ainsi qu'un seul intellectuel authentique au monde : BHL, son « petit carré » d'amis et l'ensemble des médias.

Du « silence » au tapage...

Que retenir de ces 500 pages, ou plutôt de ces 250 pages (une fois ôtées celles où sont reproduits les propos d'autres intellectuels) ? Au moins trois choses.

1. Qu'une série d'actes de terrorisme intellectuel puisse constituer autant de rafales médiatiques en dit long sur l'étouffement du débat d'idées en France, dix ans après 1981. Des milliers d'intellectuels de toutes catégories créent, agissent, discutent, face aux problèmes qui assaillent la France comme la planète, et qui tous se sont aggravés de façon dramatique dans la dernière période : guerre, sous-développement, pauvreté, sacrifice de l'École comme de la Recherche ou de la Création, scandales, démantèlement des acquis sociaux, atteintes aux libertés... Avec ces intellectuels, chaque fois, les communistes. Pour tous ceux-là, les médias se ferment et l'on disserte sur le « silence des intellectuels »... BHL arrive, bricole et insulte : c'est un événement, célébré comme tel. Il y a dans ce phénomène de quoi inquiéter quiconque raisonne et cultive l'esprit critique...

2. Derrière ce type d'opération se profile le double souci de falsifier le présent et de réécrire le passé. On ne peut que considérer de façon dérisoire une histoire des intellectuels qui non seulement réduit le sens des engagements de ce siècle à telle ou telle anecdote ou petite phrase coupées de leur contexte, non seulement ignore superbement les crimes et répressions commis contre les peuples et salariés en lutte, où tombèrent tant de communistes (dont le sang fut d'ailleurs mêlé à celui de tant de victimes de l'antisémitisme !) — mais encore ne dit mot d'engagements essentiels où communistes et intellectuels agirent dans le même sens : Sacco et Vanzetti, Rosenberg, Indochine, Front populaire, lutte contre les massacres coloniaux, contre l'apartheid, contre la dette du tiers monde, contre le racisme et l'antisémitisme... De même, réduire mai-juin 68 aux allers-retours du lycée Louis-Le-Grand à la rue d'Ulm ne saurait faire oublier dix millions de grévistes, 50 000 adhésions au PCF, et l'entrée dans la lutte, pour la première fois, de la grande masse des intellectuels. Pas parfait, le PCF, dans toute cette his-

toire ? Certes... Mais à ce titre, comment qualifier le rôle que jouèrent la droite et le PS dans cette histoire tachée de sang ?

3. BHL fait le constat qu'une certaine histoire des « intellectuels », ouverte avec Zola, se ferme avec Sartre : l'histoire de ces grandes figures qui surent incarner telle ou telle valeur dont ils prétendaient éclairer le peuple. Il est vrai que ce fut le revers d'une incapacité de ce peuple à trouver en son sein de quoi éclairer sa propre marche. A vrai dire, mais sous d'autres formes, telle fut déjà il y a trois siècles la façon qu'eurent la plupart des philosophes des « Lumières » de concevoir leur propre rôle. Ce rôle fut important. Ne rêvons pas : il le demeurera probablement encore longtemps. Mais l'avenir ne lui appartient pas ; et, d'ailleurs, ce rôle ne fut pas exactement ce qu'il put apparaître. Dans un livre antérieur, BHL affirma qu'aucune philosophie ne naquit jamais dans la rue.

A titre conceptuel, certes. Mais nulle grande philosophie ne germa jamais non plus d'un cerveau replié sur lui-même. Il fallut toujours bien des pratiques sociales, des révoltes, des tâtonnements collectifs, des innovations dont les acteurs ignoraient la réelle portée, pour qu'enfin fut possible une mise en cohérence théorique neuve de ce dont le monde était devenu porteur. En ce sens, oui, toutes les philosophies sont nées ailleurs qu'en philosophie. Platon comme Descartes, Kant comme Marx, Spinoza comme Rousseau, Diderot comme Hegel. Et cela vaut pour les créateurs comme pour tous les « producteurs d'idées ».

En même temps, ces intellectuels furent — et demeurent — irremplaçables pour élever ce que le monde produisait de neuf, au niveau de son élucidation théorique. De là l'illusion qu'ils détiennent le privilège des valeurs, pourtant forgées autour d'eux. C'est ainsi que ce rôle précieux, perçu de façon illusoire, put entretenir l'autre illusion d'une nécessaire et quasi naturelle *dépendance* intellectuelle du peuple, et singulièrement les travailleurs productifs. Sous nos yeux, le monde fait l'expérience que cette dépossession ne permet plus de surmonter les problèmes posés à l'humanité. L'avenir appelle donc de nouveaux rapports entre les intellectuels et les autres citoyens, rapports qui préservent la spécificité des activités intellectuelles, mais abolissent leur prétention mythique de donneurs de leçons et de bergers de troupeaux aveugles.

BHL s'accroche à cette figure archaïque, que le « stalinisme » d'ailleurs fit fleurir. Les communistes travaillent à son dépassement, parce que communistes, donc démocrates autogestionnaires. Les intellectuels ne peuvent entrer réellement dans les *Chemins de la liberté* (Sartre) qu'en reconnaissant, certes, la nécessité pour eux de s'y engager, mais en reconnaissant aussi que sur ces « chemins » ils ne peuvent entrer seuls, et encore moins contre les autres. ■

Jean-Paul Jouary